



LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LES BANQUES.

Le fameux King, le grand agioteur, le rival des spéculateurs les plus hardis de New-York, le roi des banquiers du Canada, n'est plus président de la banque de Montréal. Il est remplacé par M. David Torrance. On croit que sous cette nouvelle administration la banque de Montréal va devenir une institution vraiment canadienne et qu'elle va garder dans le pays, au profit du commerce et de l'industrie, les millions qu'elle jetait sur le marché de New-York.

On se plaint souvent que l'argent est rare, que nos richesses naturelles, nos industries nationales sont inexploitées: est-ce étonnant? Une partie de notre argent est envoyée en Angleterre pour payer les marchandises dont on inonde le pays, et des sommes énormes sont employées à faire de l'agiotage sur le marché impur de New-York. L'argent nécessaire aux besoins du commerce honnête et de l'industrie manquant, qu'arrive-t-il? Comme le taux du prêt est énorme, tout le monde veut être banquier, toutes les compagnies qui ont en caisse quelques milliers de louis veulent devenir des banques. Et pourquoi ne pas se mettre banquier, quand on peut faire si facilement ses quinze et vingt pour cent par an, sous la protection de la loi?

Mais n'est-ce pas avantageux d'avoir beaucoup de banques? Oui, quand c'est l'abondance des capitaux qui les crée, lorsqu'elles peuvent se maintenir honorablement et que leurs fonds sont employés utilement pour la société. Mais ici ce n'est pas l'abondance, c'est la rareté, le besoin d'argent qui les crée, et c'est au moyen de l'usure qu'elles se maintiennent presque toutes. Ce sont des espèces de succursales sans existence propre et sans fondement solide, dépendant plus ou moins d'une institution capricieuse et tyrannique et qui vivent dans un état de crise perpétuel.

Les capitaux au lieu de se réunir pour fonder des banques solides, capables de résister à une pression tyrannique ou aux crises ordinaires du commerce s'éparpillent dans de petites institutions qui se gênent mutuellement et profitent cependant de cette gêne pour élever le taux de leur intérêt.

A quoi maintenant sont employés les capitaux de ces banques? Est-ce à favoriser l'industrie? Non, on ne crée pas des industries en payant des intérêts de douze, quinze et vingt pour cent. Une grande partie alimente l'agiotage, les spéculations véreuses, la petite usure; c'est de la poudre jetée aux moineaux, du bon grain semé sur la pierre; une autre partie sert à préparer de grosses banqueroutes entre les mains de gens qui savent tirer les ficelles, faire sonner les grosses cloches de la finance.

Ajoutons ces capitaux à ceux qui vont en Angleterre et aux Etats-Unis et voyons ce qui reste pour encourager l'industrie, l'agriculture, le commerce honnête et solide, les gens honorables qui ne veulent pas payer vingt pour cent, quand ils font douze?

Il y a des réformes importantes à faire de ce côté-là. Qui se chargera d'indiquer le mal et le remède en temps et lieu? Qu'est-ce qui empêche la législature d'intervenir, c'est dangereux, dit-on, mais l'état de choses actuel est-il moins dangereux? Le système actuel des banques atteint-il son but qui est l'intérêt public? Na-t-on pas le droit d'imposer aux corporations existant en vertu de la loi

pour des fins publiques des conditions requises par l'intérêt général?

Il est étonnant qu'on tolère si longtemps un pareil état de choses, que dans ce monde des affaires, où l'on fait quelquefois tant de bruit à propos de rien, on ne songe pas à guérir le grand mal qui nous dévore. Il est vrai que les gens qui profitent du système actuel sont nombreux et puissants. Comme il est entendu que pour un grand nombre de nos capitalistes, le Bas-Canada est un comptoir, une espèce de table à cartes où l'on ne cherche qu'à jouer vite et hardiment pour s'en aller jouir ailleurs, il importe peu que le pays profite ou non de leurs spéculations.

Mais l'intérêt du public ne finira-t-il pas par triompher de l'intérêt privé? Ne comprendrons-nous pas enfin l'importance d'arracher le Bas-Canada au monopole qui l'écrase, de remplacer le règne de la spéculation par celui de la production, de faire en sorte que tout dans notre mouvement financier tende vers le développement des ressources de notre pays, de son industrie nationale? Là est l'avenir du pays et pas ailleurs.

Nous reviendrons sur ce sujet.

L. O. DAVID.

M. FRANCISQUE SARCEY ET LES MIRACLES.

Ceux qui aiment la France comme nous l'aimons dans ce pays-ci ne peuvent se défendre, en lisant les productions de la plupart de ses écrivains actuels, surtout de ses journalistes, d'un sentiment de profonde tristesse.

Le Russe, l'Anglais, le Turc, que le hasard ou qu'un mouvement de curiosité littéraire fait parcourir quelques-uns de ces écrits, doit à coup sûr se dire d'un air étonné: Que diable! à quelle religion peut bien appartenir l'auteur de ces lignes-là?

C'est qu'il y a de tout dans ces produits d'une civilisation rendue à son dernier degré de maturité et aussi de corruption: sciences, depuis les plus abstraites jusqu'aux plus aimables, beaux-arts, économie politique, de l'esprit surtout à plein bord; il y a de tout, excepté une seule chose: la mention d'un Dieu, d'une divinité quelconque, sauf celles de l'antiquité payenne—Vénus surtout—et l'idée d'un culte certain, déterminé à rendre à l'Être Suprême.

Nous nous trompons, on y parle quelquefois des différentes croyances religieuses, mais c'est pour rire de toutes à peu près également. La religion catholique, qui est la croyance, sinon pratiquée, du moins reconnue de la grande majorité de la nation française, a l'avantage d'attirer plus souvent que les autres les sarcasmes, très-spirituels d'ailleurs, de ces messieurs.

Chaque peuple a ses Voltaires et ses Parnys. Cela est dans l'ordre des maux nécessaires, aussi nous ne trouverions pas étonnant qu'il y eût en France, comme ailleurs, des écrivains qui se fissent un jeu et même un but très-sérieux de saper dans les âmes la foi aux choses futures. Mais ce qui nous surprend, ce qui nous afflige dans notre cœur de Français, c'est que ce qui est ailleurs l'exception soit ici la règle générale.

C'est là un fait anormal et extrêmement grave. Lorsque, de tout temps et chez tous les peuples du monde, ceux qui ont écrit leurs pensées, que ce fût sur la cire, le parchemin ou le papier, ou même sur l'écorce des arbres, se sont généralement faits l'écho de cette grande voix qui parle au cœur de chaque homme et qui proclame hautement l'existence d'un Être Souverain et sa volonté manifeste d'être honoré des hommes par un culte, par des hommages extérieurs: seule la France peut offrir de nos jours le spectacle d'une multitude

d'écrivains sans foi ni principes de morale définis, dont les écrits sont le miroir plus ou moins impur du scepticisme et de l'impiété dont leur âme est imbuë.

Ces messieurs ne sont pourtant ni plus grands hommes ni plus aveugles que les Chrysostôme, les Augustin, les Bossuet, et, en tenant pour admis que leurs hautes intelligences ne sont pas au-dessus des vérités ordinaires, ces vérités fussent-elles des vérités religieuses, il leur doit arriver quelquefois de voir, de reconnaître la fausseté de leurs doctrines et de se dire:

Video meliora proboque, deteriora sequor.

Parbleu! s'il existait une religion exclusivement pour les Augustin, les Chrysostôme et les Bossuet, croyez-vous que ces grands personnages n'en feraient point partie? Ils en seraient les adeptes les plus fervents. Un culte spécialement établi pour les grands hommes leur irait à merveille. Mais une religion pour tout le monde! pour l'ignorant et les simples d'esprit comme pour les êtres supérieurs! une religion dans laquelle des hommes comme eux réciteraient les mêmes prières, feraient les mêmes genuflexions, se plieraient à la même discipline que la vieille paysanne ignorante et que l'artisan grossier!... Allons donc! pour qui prenez-vous un philosophe français, un penseur de Paris? Lui faire comme tout le monde! penser en matière religieuse comme sa cuisinière! croire à une religion qui ose dire: Si vous ne ressemblez aux petits enfants, si vous n'imites leur douce simplicité, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. ... quelle absurdité! à quoi servirait-il de vivre dans le dix-neuvième siècle et d'être né Français et philosophe?

Ces réflexions nous sont suggérées surtout par un article publié dernièrement par M. Francisque Sarcey, dans lequel on lit, entre autres, les passages suivants:

"C'est bien le cas de s'écrier avec le prophète de Racine:
Eh! quel temps fut jamais plus fertile en miracles!

"En voici encore un dont les journaux de Montpellier nous apprennent le récit, et qui se serait passé, tout comme celui de Lourdes, tout comme celui de la Salette, aux environs d'une grotte, la grotte de Rieu-oulon, non loin de Toulouse.

"C'est étonnant comme les faiseurs de miracles se répètent. Ces gens-là manquent d'imagination! toujours la même mise en scène; cela devient à la longue un peu fastidieux et légèrement ridicule!

"Il s'agit cette fois encore d'une petite fille, âgée de sept ans et demi, à qui la Sainte-Vierge est apparue, tandis qu'elle ramassait innocemment de l'herbe pour sa vache. La petite fille se nomme Combe, et c'est le 15 avril que le miracle a eu lieu.

"Elle était donc tranquillement à son ouvrage, quand tout à coup elle aperçut une forme de femme, debout au pied de l'olivier. Cette forme était revêtue d'une robe blanche, serrée à la taille d'une ceinture bleue; sur le front une couronne de roses blanches; un long voile blanc l'enveloppait des pieds à la tête d'une gaze transparente.

"—Je la vois, s'écria l'enfant, je la vois: qu'elle est belle!

"S'il s'était trouvé là un médecin, il se serait tout de suite rendu compte de cette hallucination, et c'en était fait du miracle. Mais la Providence, dont les voies sont impénétrables, n'avait envoyé dans ce champ que de braves compagnards, qui furent très-émus de cette exclamation. Ils écarquillèrent les yeux tant qu'ils purent, mais ils n'en voyaient pas davantage, et l'enfant répétait:

"—Comment! vous ne la voyez pas! la voilà qui s'élève! elle plane sur l'olivier.

"Ces bonnes gens écoutaient bouche bée, dans un tremblement respectueux. Une femme en ceinture bleue, qui plane sur un olivier, en plein jour, ne peut guère être que la Sainte-Vierge. Le plus court était pourtant de demander à l'apparition qui elle était.

"C'est ce que fit la petite fille.

—Qui êtes-vous? interrogea-t-elle.

—Je suis Marie, l'Immaculée-Conception.

"N'êtes-vous pas un peu surpris que la Sainte-Vierge, en ces sortes d'occasions, réponde toujours la même niaiserie? Comment la Sainte-Vierge, au cas où ce serait elle qui eût daigné